

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 31

Artikel: De la chevelure des hommes
Autor: Petit-Senn, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193744>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le sang, que sa religion lui a inspirée, a fait de lui un être qui peut avoir et qui a, en effet, beaucoup de défauts, mais qui peut se glorifier, du moins, de n'être point porté à la violence et à la brutalité. Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de mes coreligionnaires, mais il m'est permis de constater qu'il est excessivement rare qu'un Juif comparaisse devant un tribunal pour voies de fait ou violences. Vous ai-je dit déjà qu'un Juif qui, par mégarde, écrase un chat ou un autre animal domestique est condamné à la pénitence ? qu'il lui est ordonné d'émietter du pain, en hiver, devant les fenêtres pour les petits oiseaux ? qu'il lui est absolument interdit d'abattre ensemble la mère et le petit ? et enfin de séparer, en prenant un nid, les oisillons de leurs parents ?

Si ce n'est pas là un code complet de douceur envers les animaux, c'est au moins une législation qui n'est pas en contradiction avec les principes qui vous dirigent et qui sont aussi les miens.

Le Saint-Bernard

et les progrès de la science.

On peut se convaincre, par la plupart des récits de voyages en Suisse, que de tout temps l'accueil des pères du Saint-Bernard a été on ne peut plus cordial et empressé. Mais comme le fait remarquer la *Bibliothèque universelle*, dans une de ses dernières et intéressantes chroniques, les conditions dans lesquelles ces hommes pieux accomplissent leur belle œuvre hospitalière se sont transformées comme tant d'autres choses par les progrès de la science :

« Non seulement une route nouvelle, à peu près carrossable, conduit maintenant jusqu'à l'hospice, mais celui-ci est relié par le téléphone avec les dernières habitations des deux versants. En sorte que, par les jours d'hiver, de neige et de bourrasque, quand un voyageur gravit la montagne, il est signalé à son passage, soit à la cantine de Proz, du côté valaisan, soit à Saint-Remy, du côté italien, et l'appel du téléphone avertit aussitôt les bons pères.

» Deux des religieux, munis de vivres et précédés de leurs fameux chiens, se portent vite à la rencontre du voyageur. Ils ne tardent guère à le découvrir, et bien souvent leur venue est le salut pour le pauvre diable atteint du mal de montagne et mourant d'épuisement. Sans le téléphone, il eût infailliblement péri, puisque l'on eût ignoré son approche. Aussi les neiges du Saint-Bernard font-elles aujourd'hui beaucoup moins de victimes qu'autrefois, sans que l'hospice ait perdu de son utilité : le secours a pris un caractère préventif.

» La morgue, voisine de l'hospice, où sont conservés des cadavres vieux de plusieurs années, dans l'attitude même où ils ont été trouvés, n'est certes pas un spectacle à dilater le cœur ; mais il est consolant de se dire que dans cette

lugubre nécropole les nouveaux venus sont rares et que les cadavres relevés dans la neige deviennent toujours moins nombreux. Gloire à Edison et que la physique soit bénie ! Mais bénie surtout la charité active et intelligente des bons pères, qui s'emparent du progrès nouveau pour rendre leur œuvre plus efficace !

» En vérité, nous étions touchés en prenant congé de ces solitaires, dont l'accueil toujours gracieux et cordial ne fait nulle distinction entre riches et pauvres, entre protestants, catholiques ou athées, et qui exercent une hospitalité toujours pareille envers les passants de toute condition et de toute confession. L'année dernière, quelques centaines d'hommes de l'armée fédérale étaient reçus au Saint-Bernard, et les religieux se plaisaient à évoquer le souvenir de ces heures où ils purent témoigner leur sollicitude à la « patrie en armes. » Le Conseil fédéral les en a remerciés par l'envoi d'un chronomètre, qui est venu s'ajouter à tant de souvenirs plus anciens, offerts par des voyageurs reconnaissants, tels que le piano donné par le prince de Galles et le portrait dédié aux religieux par l'empereur Frédéric III. »

De la chevelure des hommes.

C'est vraiment une belle parure que ces boucles ondoyantes dont la nature couvre le front de l'homme ; il y a sans doute un vif plaisir d'amour-propre et de vanité à passer une main blanche et potelée dans les touffes capillaires qui ombragent la tête de la jeunesse ; mais quel est l'agrément physique que le temps puisse respecter ? Tout se fane, disparaît et tombe devant ses coups ; le crâne le mieux garni laisse bientôt aux poils de la brosse ou aux dents du peigne de désolantes dépouilles ; l'automne de la chevelure arrive toujours trop tôt ; c'est l'arbre se séparant des feuilles nées au printemps : la tête offre alors des places blanches qui serpentent et laissent la peau à découvert ; bientôt le ravage se fait sentir au-dessus des tempes, tantôt sur le point culminant de notre chef, tantôt sur la partie qui domine le front, tantôt, enfin, tous ces divers emplacements sont attaqués à la fois.

Que sont alors devenus ces heureux moments où rien n'aurait pu compromettre une chevelure drue et touffue ; où on la prenait à pleines mains, où on la rejetait avec assurance en arrière, où chaque ondulation imprimée à ses mèches abondantes avait du charme, où la négligence était pour elles un agrément de plus ? Hélas ! maintenant la tête a besoin de plus d'un artifice pour paraître encore posséder l'ombrage qui la couvrait jadis ; les cheveux de l'occiput sont ramenés sur les déserts arides du sinciput, afin de les voiler : on travaille devant son miroir à ces innocentes ruses qui pallient les outrages du temps ; on ne confie qu'en tremblant ce gisant et fragile édifice au souffle du vent, au chapeau qui peut en détruire l'effet et les savantes combinaisons ; la main de l'ami qui

vient caresser notre chef nous inspire de l'effroi ; ce n'est même qu'en tremblant que nous y portons la nôtre, lorsque, près d'entrer dans un salon, nous hasardons de ramener nos derniers fidèles cheveux sur les endroits faibles que nous ne connaissons que trop.

Cet état pénible ne saurait durer ; on marche droit chez le coiffeur ; on l'initie, non sans rougir, dans le secret de la déconfiture capillaire. Lui, en examinant le triste état des choses, vous parle *perruque*, *faux toupet* ; l'idée de ces fourberies de l'art effraie d'abord votre candeur native ; vous regimbez contre le désir d'y avoir recours ; puis, en voyant dans un miroir votre tête que l'exploration manuelle du coiffeur vient de jeter dans un affreux désordre, en contemplant ces mèches qui couvraient les nudités de votre avant-crâne, et qui les ont laissées à découvert en rebroussant chemin vers le sommet, vous vous décidez à céder aux insinuations intéressées de l'artiste, et quinze jours après vous avez arboré un faux toupet de sa façon.

Proportionné aux misères naissantes de votre chef, il n'en recouvre d'abord qu'une faible partie, mais bientôt les crochets ou la colle, nécessaires pour l'assujettir, arrachent, étouffent, rongent les parties où ils sont adhérents ; en sorte que, sans cesse agrandi, il marche à l'envahissement de la surface totale de votre tête ; il la pousse vers la perruque, qui s'ouvre devant elle, et où s'engloutit bientôt, comme dans son dernier refuge, ce quartier général de vos cinq sens, ce siège de votre pensée.

Mais que d'ennuis, de déboires, d'épreuves ne signalent point les premiers temps où vous êtes paré de ces avantages d'emprunt ! Tous les matins vous voilà les plaçant, avec délicatesse, d'une manière identique ; et malgré vos précautions, il vous semble que chacun lit votre honte sur votre front ; la personne qui examine votre tête vous inspire une véritable angoisse ; vous cherchez à ne lui en offrir que les côtés les plus rassurants pour vous.

Après un exercice violent, vous n'osez vous essuyer le front dans la crainte d'ébranler, de déranger ou d'arracher votre perfide coiffure ; vous redoutez par dessus tout les chauve rhabillés ainsi que vous, car leurs yeux perçants découvrent plus vite les misérables subterfuges de la fâcheuse position qu'ils partagent avec vous ; enfin, quelle que soit la chaleur d'un jour d'été, vous ne pouvez vous décider à vous rafraîchir en quittant votre chapeau, car il voile des secrets que les rayons du soleil viendraient trahir.

Puis vos cheveux naturels blanchissent quand ceux que vous avez achetés rougissent ; il s'établit entre les teintes de votre chef un désaccord contre lequel il faut combattre en renouvelant sans cesse le faux toupet.

Tout ce qui porte le turban évite ces ennuis. C'est là le seul avantage qui puisse, sinon excuser, du moins motiver la résolution du chrétien qui se fait mahométan ; et je comprends que le malheureux qui a gémi des années sous l'empire du faux toupet, alors qu'il a ceint autour de son front un cache-mire protecteur, puisse crier *Allah* avec un véritable sentiment de reconnaissance.

J. PETIT-SENN.